

## Colère et lucidité du libraire de Wendake

DANIEL SIOUI, *Indien stoïque*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2021, 78 pages

Pascal Chevrette

Volume 16, numéro 3, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2022). Compte rendu de [Colère et lucidité du libraire de Wendake / DANIEL SIOUI, *Indien stoïque*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2021, 78 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(3), 5–6.

## Colère et lucidité du libraire de Wendake

Pascal Chevrette  
Chef de pupitre, littérature

DANIEL SIOUI

### INDIEN STOÏQUE

Wendake, Éditions Hannenorak, 2021,  
78 pages

J'ai eu un grand plaisir à lire ce tout petit livre. Lettre de circonstances, brûlot, coup de gueule spontané, on y sent une colère bien sentie, bien justifiée. Cette colère, c'est celle de Daniel Sioui, libraire de la librairie Hannenorak, située à Wendake, resplendissante réserve de livres qu'il vaut la peine de visiter. Sioui est également l'initiateur de la maison d'édition Hannenorak, dont le présent ouvrage lance la possibilité d'une collection, d'une parole, d'un dialogue.

Sa colère prend sa source d'une rencontre autour d'un projet de publication disputé entre deux maisons d'édition, dont la sienne. Alors que le projet allait se retrouver entre les mains de l'édition rivale, on lui a fait comprendre que sa colère... d'Indien (parce que c'est ce terme moins politiquement correct qu'il choisit d'user) n'était pas la bienvenue. Il en conclut que la «situation que j'ai vécue m'a permis de me rendre compte que les Québécois ne voulaient pas entendre que nous pouvons être frustrés un peu de temps en temps» (p. 10).

Au-delà de sa colère, la lettre de Sioui s'inscrit dans ce courant plus large de l'émergence d'une voix autochtone sur la scène littéraire. À travers elle, il se prononce sur une série de thématiques le concernant lui et les siens. C'est un mouvement d'ampleur qui réactive dans son impulsion certains mythes et idéalisations que le libraire de Wendake ne se prive pas de déboulonner et de réajuster. Sioui ne s'illusionne pas sur ces mythes, celui entre autres de chérir un passé idéalisé.

Certes, il voit du bon dans les traditions et assurément, il leur porte un attachement senti et un profond respect, mais il voit du même œil qu'il y a illusion, méprise, en pensant que tout était plus rayonnant à l'ère précolombienne, avant la venue des Européens. Aussi, Sioui se reconnaît comme citoyen de son temps et avoue même avec amusement qu'il ne survivrait pas deux jours en forêt. J'avais déjà lu chez Thomas King, dans *L'Indien malcommode* (que ce petit livre, en quelque sorte, prolonge), la distinction que faisait cet important homme de lettres cherokee entre l'Indien mort et l'Indien vivant. King différenciait «l'Indien» que les allochtones folklorisent et l'Indien tel qu'il est, et que ces mêmes allochtones

refusent de voir. À lire Sioui, j'ai l'impression que cette distinction fonde en grande partie son point de vue et davantage: que ce processus de folklorisation existe non seulement à l'extérieur du monde autochtone, mais aussi à l'intérieur.

**Sa lettre contient les mêmes accents d'ambivalence et d'indignation; elle est expression de la même impuissance, pousse le même cri de ralliement qu'on retrouvait jadis dans la poésie de l'homme rapaillé.**

#### APPEL À L'UNITÉ ET INDÉPENDANTISME AUTOCHTONE

Sa colère fait alors résonner cette interrogation sur son identité de membre d'une première nation au XXI<sup>e</sup> siècle. «Où nous dirigeons-nous en tant que membres des Premières Nations?», demande-t-il. Selon lui, les Autochtones ne devraient pas s'en tenir qu'à leur différence, mais devraient tabler sur ce qui les rassemble. Sa colère appelle l'unité. Bien sûr, il voit les différences importantes, par exemple entre les Cris et les Wendats. Mais pensant en termes de citoyenneté et non en termes d'appartenances ethniques, il lance l'idée d'une grande nation autochtone, de sa souveraineté; il émet l'hypothèse d'une voie politique leur permettant de transcender les déchirements vécus dans les communautés entre les tenants de la tradition et ceux optant pour une émancipation de ces traditions. C'est pourquoi il veut que les siens arrêtent de regarder sans cesse vers le passé et de rechercher la voix des ancêtres. Ses propos l'amènent à conclure que «nous n'avons pas le choix de nous regrouper» (p. 33). L'appel de ce projet politique demeure cependant indéfini, souhaité, mais imprécis. Sa colère – stoïque, paradoxalement – oscille entre un désir d'affirmation fort, autant individuel que collectif, mais aussi une volonté d'évaluer l'état de sa propre culture, de se situer sur ces «terres du Canada», pour reprendre l'expression de Samian, au-delà des politiques de réconciliation.

J'ai trouvé stimulant l'élan de ce court essai, surtout lorsqu'il est question de citoyenneté. Sioui, en tentant de penser l'avenir, parle d'uni-



té et d'indépendance: «[...] je suis un Indien de son temps et ce que j'essaie de dire, c'est que, si nous le désirons vraiment, la période que nous vivons pourrait être notre fameux âge d'or» (p. 21). Dans sa lettre aussi, il emploie un vocabulaire précis, avec des termes comme «groupe souverain» et «référendum», ce qui sans aucune ambiguïté rappelle les questionnements des Québécois qui ont particulièrement agité leur conscience dans le sillage de la Révolution tranquille. Sa colère appelle aussi un choix. Sioui affirme qu'il désirerait idéalement se prononcer pour prendre la décision de participer ou non à ce que l'on appelle le Canada, ou même le Québec. «Notre damnée indépendance», clame-t-il. Car, nous explique-t-il, du point de vue autochtone «nous ne savons jamais vraiment si nous sommes Canadiens ou pas» (p. 28).

#### ÊTRE FOUTU

«Nous sommes foutus». C'est ce qu'il lance comme constat glacial, vers la fin de sa colère, à l'emporte-pièce. La formule est un peu provocatrice et surgit comme un éclat. Au-delà du ton emporté de sa lettre, l'expression ne me semble toutefois pas que défaitiste. Elle exprime une certaine lucidité, un écœurement juste, un pesant poids de l'histoire, un constat un peu violent, mais aussi une volonté de se maintenir debout, de ne pas se laisser écraser dans le long terme de l'assimilation sournoise. Parce que du même coup, Sioui reconnaît, entre autres avec l'histoire de sa nation wendate, qu'ils sont toujours là. Bref, ce «être foutu» est aussi le dernier souffle de cette colère que les circonstances lui ont provoquée.

J'ai l'impression à le lire que Sioui partage un discours qui a fait les choux gras de la littérature québécoise, à savoir l'aspiration à l'indépendance, le goût du risque et du refus global et une plongée dans l'étourdissante ambivalence que peut provoquer le projet canadien. Sa lettre contient les mêmes accents d'ambivalence et d'indignation; elle est expression de la même



## L'indien stoïque

suite de la page 5

impuissance, pousse le même cri de ralliement qu'on retrouvait jadis dans la poésie de l'homme rapaillé. À échelles différentes, cela va de soi. Le poids démographique des Autochtones et les pouvoirs dont ils disposent, la souveraineté de leur territoire perdu, la difficile conciliation entre l'héritage et la modernité, toutes ces thématiques ne s'articulent pas à la même échelle que celle des Québécois et ne peuvent pas établir le même rapport de force. Cela, ce sont des vérités qui s'imposent et à considérer.

Évidemment, je ne peux pas lire ce livre en saisissant toute la portée émotive de ce cri provenant de la nation wendate, mais je peux très certainement en comprendre les accents. D'ailleurs, je ne saisis pas pourquoi davantage de liens ne sont pas dégagés entre certaines aspirations qui se manifestent dans

**D'ailleurs, je ne saisis pas pourquoi davantage de liens ne sont pas dégagés entre certaines aspirations qui se manifestent dans les présentes littératures autochtones (la réappropriation de soi, l'affirmation poétique et politique, le thème du pays) et la montée de l'indépendantisme québécois au tournant des années 60 et 70. Les deux ont pour point commun un examen de l'héritage colonial des institutions canadiennes et s'articulent autour de théories sur la décolonisation.**

les présentes littératures autochtones (la réappropriation de soi, l'affirmation poétique et politique, le thème du pays) et la montée de l'indépendantisme québécois au tournant des années 60 et 70. Les deux ont pour point commun un examen de l'héritage colonial des institutions canadiennes et s'articulent autour de théories sur la décolonisation. D'une nation à l'autre, toutes deux insérées dans l'ensemble canadien, j'y vois un lien de continuité, une même interrogation, un même combat. Est-ce que je me trompe? ❖

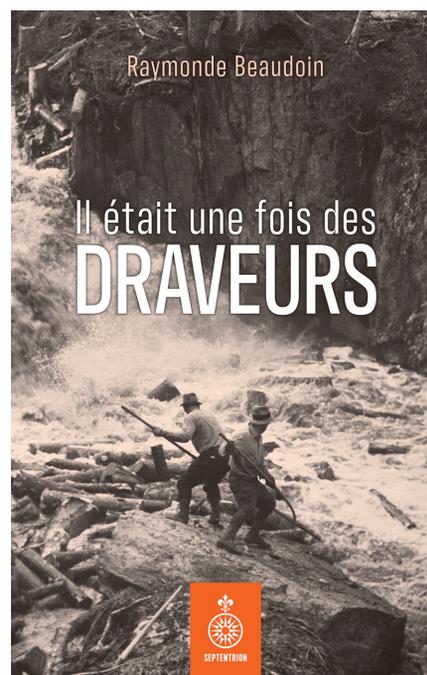
RAYMONDE BEAUDOIN

### IL ÉTAIT UNE FOIS DES DRAVEURS

Québec, Éditions du Septentrion, 2022, 128 pages

Après la parution de *La Vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune* en 2014, Raymonde Beaudoin revient avec *Il était une fois des draveurs*. Ce livre propose une incursion régionale dans un métier ayant eu des répercussions à l'échelle continentale. L'ouvrage nous plonge dans l'univers singulier des draveurs qui sillonnaient le réseau hydrographique des régions de la Mauricie et de Lanaudière. À la jonction entre histoire et anthropologie, le livre porte autant sur l'individu que le groupe ainsi que sur le mode de vie de celui-ci. Durant ces quelques dizaines de pages, Raymonde Beaudoin nous amène à la rencontre de différents hommes pour qui la drave fut une expérience importante. L'autrice rétablit les faits par rapport au mythe entourant le métier de draveur dans le folklore québécois. Cela dit, on se rend compte au fil des pages que la réalité n'en est pas moins fascinante pour ces hommes ayant vécu une partie de leur vie au fil de l'eau.

Dans son introduction, madame Beaudoin précise d'emblée que des historiens ont déjà publié de très bons ouvrages sur la drave et sur le métier similaire de *raftmen*. Dans le sien, elle souhaite plutôt nous offrir une rencontre. La majorité des chapitres sont donc dédiés à un draveur et à son milieu de travail. C'est ainsi que l'on part à la rencontre de Salomon Lépine sur la rivière Matawin, de Georges-Émile sur la rivière Ouareau, ou encore de Roger Beaudoin, le père de l'autrice. On saisit alors d'où vient l'intérêt de celle-ci pour la drave, son père l'ayant lui-même expérimentée. La description des méthodes de travail, des outils utilisés ou encore du quotidien des draveurs repose donc sur les témoignages d'acteurs réels. De plus, des anecdotes sont parfois offertes qui rapportent des exploits. Bien que le texte soit rédigé de manière simple et facile à comprendre, un détour par le glossaire à la fin du livre est parfois nécessaire pour saisir le sens d'un mot particulièrement technique. C'est le cas de sluicer, hurlot, ou encore grume. Enfin, le dernier chapitre qui porte sur la fin de la drave, rappelle que les cours d'eau québécois ont beaucoup souffert de cette activité.



Appuyées sur un vocabulaire relié au savoir-faire, les descriptions des méthodes de travail des draveurs sont partie prenante du récit. Le grondement d'une chute, l'odeur du bois mouillé ou une déflagration d'explosifs deviennent, pendant un instant, à notre portée. En ce sens, il s'agit peut-être de la plus grande qualité de l'autrice que de nous faire voir des images et vivre des sensations comme si nous étions sur la rivière. L'importante iconographie du livre y est certainement pour quelque chose également. Les passages concernant le logement, la nourriture et les conditions de travail permettent ensuite de compléter un portrait plus général du mode de vie de ces travailleurs.

Bien qu'on y trouve quelques répétitions de son ouvrage précédent, on ne peut en faire grief à Raymonde Beaudoin vu la connexité des deux métiers qu'elle présente. Le rôle du livre étant avant tout de présenter et célébrer la mémoire des hommes ayant pratiqué la drave, c'est mission accomplie. Par ses livres, elle donne un portrait global du métier, mais avant tout, elle apporte une dimension humaine tout aussi grande que les risques encourus par ces hommes de chez nous.

Philip Mongrain

Étudiant au baccalauréat en histoire, UQTR